



Jean-Marc Landry
croit en une
coexistence
pacifique entre
l'homme et le loup.



Environnement

Réconcilier le loup et l'agneau

Jean-Marc Landry étudie le prédateur depuis sa réapparition en Suisse en 1995. Le biologiste a créé une fondation qui **entend bien ne rien sacrifier**: ni la faune sauvage ni le pastoralisme. Grâce notamment à de nouvelles mesures de protection.

Texte: Laurent Nicolet **Photos:** Mathieu Rod



Le cul entre deux chaises.» C'est ce que revendique le biologiste jurassien Jean-Marc Landry, lui qui étudie sur le terrain la question du loup depuis les premiers signes du grand retour, avec la fameuse «bête du val Ferret» en 1995. En ayant toujours pris soin d'éviter les positions extrêmes: «A force de fréquenter bergers et éleveurs, je suis devenu sensible à leur point de vue et à la cause du pastoralisme. Mais j'ai toujours été passionné par les grands prédateurs, notamment le loup.»

La fondation nationale qu'il vient de créer, et qui porte son nom, entend œuvrer à la réconciliation du loup et de l'agneau: «Toutes ces années m'ont fait comprendre que le loup et le pastoralisme ont un destin commun: ils sont tous deux victimes de la mondialisation. Les pratiques d'un élevage de montagne extensif sont en train de disparaître sans que le loup y soit pour grand-

chose, ce loup qu'on rêve maintenant, notamment en Valais, de pouvoir chasser toute l'année, ce qui à ma connaissance ne s'est jamais fait avec aucune autre espèce.»

Pour le biologiste, le paradoxe du retour du loup est d'avoir servi de révélateur de la situation de l'agriculture de montagne: **«Jamais on n'a autant parlé des moutons, des éleveurs et des bergers. Grâce au loup, on remet des bergers dans nos montagnes.»** Une agriculture très ancienne, le pastoralisme, qui remonte au néolithique, «et généralement très respectueuse de l'environnement, c'est une des dernières agricultures qui restent 100% bio».

On pourrait alors objecter qu'il serait un peu bête de menacer cette pratique en dorlotant le loup. Jean-Marc Landry refuse décidément d'opposer l'un à l'autre: «Ce n'est pas le loup qui met en danger le pastoralisme, plutôt notre mode de vie. Et puis c'est aussi

Quatre ans d'observations nocturnes et bien des surprises

Depuis 2013, Jean-Marc Landry et son équipe mènent dans le Mercantour et à Canjuers dans le Var, en France, des observations nocturnes à la caméra thermique. «On est en train de découvrir plein de choses nouvelles, sur le fonctionnement du chien de troupeau et sur la biologie du loup.» **On imagine-rait volontiers des chiens défendre le troupeau, courir après les loups. Ce n'est pas toujours le cas.** «On a remarqué que parfois les chiens et les loups ont des comportements amicaux, ils se partagent des carcasses de brebis.»

Autre surprise: les attaques ne sont pas systématiques.

«Certains soirs, on a vu des loups passer à côté des troupeaux, sans s'y intéresser, les moutons ne bougeaient pas, continuaient tranquillement à brouter, les chiens ne réagissaient pas. Je me suis rendu compte que ma vision du troupeau forcément affolé par l'apparition d'un loup était aussi de l'ordre du fantasme.»



Une image prise par la caméra thermique montrant deux loups et des moutons.



Trop gentil, le patou ne serait, selon Jean-Marc Landry, pas le chien idéal pour protéger les troupeaux de moutons.

le devoir d'une société riche comme la nôtre de protéger cet animal, qui devient l'ambassadeur de nombreuses autres espèces sur liste rouge. Parvenir à coexister avec le loup, c'est considérer d'autres espèces moins emblématiques et éviter qu'elles ne disparaissent de notre territoire.»

En gros, Jean-Marc Landry souhaite maintenir le pastoralisme, «une agriculture plus saine et respectueuse de l'humain», mais aussi protéger le loup qui a un impact positif sur «la faune sauvage, les cerfs, les chamois et peut-être même les renards. Le loup effectue par exemple une régulation sur toute l'année, contrairement aux chasseurs qui ont aussi ce rôle à jouer, mais sur une période plus courte.»

Loin de la réalité scientifique

Pour le spécialiste, *Canis lupus* a le malheur d'être fantasmé «aussi bien par les écologistes que par les anti-loups». Loin de la réalité scientifique. [A savoir «un mammifère carnivore qui n'est pas le super-prédateur de l'évolution». Contrairement aux félidés notamment.](#) «Le lynx par exemple a une mâchoire très courte, une réduction du nombre de dents,

une musculature plus forte, un cou plus court et donc plus puissant, des griffes rétractiles, bref ce que l'évolution a fait de mieux comme prédateur.»

Alors que le loup a conservé une dentition proche des carnivores primitifs qui permet de briser de gros os et d'avoir une alimentation beaucoup plus large. Il a basé sa chasse sur l'odorat et développé des stratégies de chasse orientées sur la poursuite, en meutes. Un système qui fonctionne bien lorsqu'il s'agit «d'ongulés sauvages qui ont co-évolué avec lui, comme les cerfs, qui s'éparpillent en petits groupes, mais beaucoup moins face à des proies domestiquées qui n'ont plus la faculté de fuir». Le loup a été programmé par l'évolution pour tuer «tant qu'il y a du mouvement, signe que la chasse n'est pas terminée». D'où les carnages («Surplus killing») lorsqu'il se trouve «au milieu d'un troupeau de moutons, où ça bouge de partout».

En tant qu'éthologue, Jean-Marc Landry en est venu à penser que, «puisque l'homme a créé des espèces qui ne peuvent plus se défendre toutes seules, c'est de sa responsabilité de les protéger, si l'on désire continuer de manger une viande saine et conserver les grands prédateurs».

Plaidoyer

Vivre avec le loup

L'argument voulant que le territoire suisse, peuplé et largement bâti, n'est pas compatible avec le loup, Jean-Marc Landry le réfute:

«L'homme a toujours vécu près du loup. Le premier animal domestiqué, probablement au paléolithique supérieur, c'est le loup, qui s'approchait des campements des chasseurs-cueilleurs pour chercher de la nourriture. Cela a fini par donner des chiens.» Le biologiste rappelle également qu'autrefois les campagnes étaient plus peuplées, «alors qu'aujourd'hui il n'y a jamais eu autant de gibier et si peu de monde». Bref, une configuration quasi idéale pour le loup.

Dernier argument: la gestion d'un grand prédateur semble difficilement pouvoir s'arrêter

aux limites territoriales d'un canton et concerne plutôt «tout l'arc alpin». «Le record de dispersion d'un loup qui a quitté la meute parentale pour aller s'établir ailleurs revient à un loup slovène qui a parcouru 2000 kilomètres. Le Valais c'est 5000 km², les Alpes 200 000. Je crois qu'il ne sera plus possible d'éradiquer le loup.»

Jean-Marc Landry reconnaît qu'il existe en Valais des alpages difficiles à protéger. [«Mais il y a déjà des alpages qui sont abandonnés, non pas à cause du loup, mais faute de bêtes.»](#)

Le plus grande difficulté selon lui concerne le Haut-Valais, et le mouton «Nez noir»: «C'est très profond, très culturel, beaucoup de gens possèdent quelques bêtes.» **MM**

Des systèmes de protection à revoir

Les observations nocturnes amènent Jean-Marc Landry à dire qu'il faudra «revoir la sélection des chiens de protection.

On a beaucoup utilisé le patou, qui est sans doute trop gentil. Nous allons proposer de nouvelles méthodes de sélection.»

Un système de banderoles est également testé, qui reprend les vieilles techniques de chasse au loup développées en Pologne au XIV^e siècle, **consistant à tracer un cercle avec une ficelle sur laquelle des fanions sont attachés et que le loup**, sensible au mouvement, n'osera pas franchir. Modernisée, la méthode dite des «Turbo Fladry» consiste à «fixer des rubans colorés sur un fil électrifié». Autre technique, **le collier répulsif**, permettant de mesurer l'état de stress de la brebis et d'envoyer si nécessaire un stimulus effrayant pour le loup. **Le système de clôture** devrait aussi être repensé. «Ce que nous avons vu, c'est que les loups ne sautent pas, ou très rarement, par-dessus une clôture, surtout si elle est électrifiée, et passent plutôt par-dessous.»

L'hypothèse des sauvages

Le biologiste a pu observer qu'au printemps **les loups s'occupent des nouveau-nés** et délaissent ceux des années précédentes. «Ce sont souvent ces jeunes qui attaquent les troupeaux. On peut imaginer que, confrontés à des chiens virulents et une clôture bien faite, ils apprendront que c'est infranchissable. Avec des chiens trop mous, ils intègrent que les troupeaux, ça s'attaque facilement.»